

MARTOR



Title: "Les liens entre le patrimoine et le territoire. Quelques périples dans les régions autour du Lyon (France)"

Author: Maria Mateoniu

How to cite this article: Mateoniu, Maria. 2007. "Les liens entre le patrimoine et le territoire. Quelques périples dans les régions autour du Lyon (France)". *Martor* 12: 195-198.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-12-2007/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Les liens entre le patrimoine et le territoire

Quelques périples dans les régions autour du Lyon (France)

Maria Mateoni

Le séminaire organisé par l'Université de Lyon II en mai 2007 a permis à quelques scientifiques et professionnels du patrimoine provenant de trois pays européens (la France, la Bulgarie et la Roumanie) de se réunir et de partager leurs expériences. Cette rencontre internationale portant sur les liens entre le patrimoine et le territoire a été suivie des visites guidées dans plusieurs écomusées et petites entreprises artisanales, dans les régions du Haut-Jura, de la Loire et de l'Ardèche. Le séminaire a constitué une opportunité pour mieux connaître la France et prendre conscience des différences entre nos pays. Avec beaucoup de bonheur, je partage avec vous cette expérience française et aussi les réflexions que j'en ai tirées.

Les livres consultés sur les problèmes liés au patrimoine m'ont fourni une image assez sombre sur les rapports que les sociétés contemporaines entretiennent avec leur passé. La tendance a été de voir dans les pratiques de mise en valeur du patrimoine l'obsession de l'Homme moderne pour ses reliques, obsession qui trahit une angoisse terrible de celui-ci face à la mort¹. Est-ce qu'on vit aujourd'hui sous la peur de perdre nos racines ? Est-ce qu'on vit sous la nostalgie des liens avec nos pères et avec le Père ?

Je ne vous cache pas que j'ai été préoccupé par ce genre de questions avant même de partir en France, et qu'elles ne m'ont pas encore quitté. La réunion internationale de Lyon m'a surpris par son caractère pragmatique. Plusieurs projets de développement local, appuyés sur les savoir-faire traditionnels, ont été présentés. Néanmoins, au-delà de leur pragmatisme indiscutable, les discussions du séminaire ont mis également en évidence les aspects idéologiques

de la problématique débattue. Concrétisé comme l'effort et l'intelligence des personnes et des groupes humains de bâtir leur vie par la réactualisation de certains éléments du passé (objets, fêtes, savoir-faire et métiers), le patrimoine se présente comme une solution aux problèmes actuels ; une dernière carte jouée contre les effets les plus déplaisants de la mondialisation.

Contre les effets de la mondialisation, cela veut dire contre le profit économique pur et dur et favorable à toute action durable et continue. En disant *contre*, on ne veut pas dire *hors*, mais plutôt *par rapport* et *en relation*. Les alternatives appuyées sur la réactualisation des savoir-faire se configurent par rapport (en réaction) aux tendances de délocalisation et de dépopulation des territoires.

Les pratiques du patrimoine sont à l'image de la vie dans toute sa complexité. Ainsi, le patrimoine s'inscrit toujours dans une dynamique qui rend les limites floues et passables, d'où son image de jonction entre l'économie et la culture, entre le public et le privé et, aussi, entre l'action concrète, le rêve et l'idéal.

Pour mieux comprendre ces réflexions sur le patrimoine et son rapport au territoire, décrivons les rencontres avec les gens qui le bâtissent sans cesse, ceux qui ont consacré leur profession, souvent leur profession de foi, aux divers savoir-faire traditionnels.

Nonobstant l'ordre des visites, je commencerai mon périple en Ardèche, là où se trouve l'entreprise artisanale Ardelaine. Nous sommes arrivés à Saint Pierreville après avoir parcouru une route sinueuse qui relie cette petite localité à Lyon. Admirés à travers la fenêtre de la voiture, les monts d'Ardèche paraissent

d'une beauté bien étrange. Les maisons entièrement en pierre, de la fondation jusqu'au toit, formaient des hameaux que nous avons traversé tour à tour au long de la route. Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à chercher dans le paysage les vaches, les moutons et les gens. Je m'attendais à voir beaucoup d'animations : des villageois sur le chemin ou dans leurs cours, travaillant, bavardant, ou surveillant tout simplement la route, les bras croisés. Etant habituée à ce genre de paysage, les villages des monts d'Ardèche m'ont beaucoup contrariée... Quelle beauté ! Mais où sont donc les gens ?

Pour arriver à l'entreprise Ardelaine, nous avons quitté la route et nous sommes descendus à pieds une petite allée construite soigneusement avec des dalles irrégulières, de pierres amenées des montagnes. Dans une petite vallée et au bord d'une rivière, s'entrevoient quelques constructions du même acabit. Après quelques minutes, nous sommes là, à faire le tour de ces bâtiments abritant les ateliers, les dépôts et les musées de l'entreprise Ardelaine. Notre guide est Gérard Barras, le cofondateur de l'entreprise. Il nous raconte cette « aventure » qui a commencé dans les années 1970, après la découverte de la filature en ruine de Saint-Pierreville. Sept années ont été nécessaires pour créer les conditions du démarrage du projet. La SCOP Ardelaine a été fondée en 1982 à l'initiative de seize personnes. Le but de l'entreprise a été de reconstituer la filière de laine de la région, de la production jusqu'à la vente. Quatre ans plus tard, un atelier de tricotages a été installé dans la Zup de Valence. En 1989, les entrepreneurs d'Ardelaine ont créé un musée, afin de vendre leurs produits sur place et de donner une nouvelle dimension à l'entreprise. Le musée envisage l'évolution des savoir-faire liés à la fabrication de la laine de la région et d'ailleurs. Si la première section traite de l'histoire des techniques manuelles du travail de la laine, la deuxième présente le passage de la dimension domestique à la dimension proto-industrielle, de l'apparition des premières machines. Le musée a une fonction cul-

turelle et pédagogique complémentaire à la production. Il est la vitrine d'un patrimoine ayant ses origines au-delà du strict cadre local. Ses salles, nous les avons parcourues assez rapidement, tout comme ses ateliers et la boutique. À côté, en plein air, dans une étable ouverte au public, nous avons fait connaissance avec quelques moutons provenant de Hongrie. Ils étaient tellement imposants avec leurs riches cornes, l'image véritable de la force. Je me surprends brusquement dominée par une fierté inexplicable étant donnée la « rivalité » historique entre la Roumanie et la Hongrie. Mais je suis animée par l'idée qu'un beau jour les moutons de Roumanie tenteront aussi leur chance sur le marché des bétails.

En tant qu'héritiers des savoir-faire qui sont à la fois locaux et globaux, les entrepreneurs d'Ardelaine témoignent aussi une double expérience : économique et culturelle. Il faut souligner que l'entreprise, même lors de sa création, n'était pas un projet purement et strictement économique, qui avait pour seul but le profit. Dans les années 1970, « l'Ardèche était un vrai laboratoire d'expérimentation sociale », une destination privilégiée pour les jeunes qui étaient déçus de leur société et qui voulait construire un nouveau monde². L'idée de l'entreprise est apparue dans cette époque de l'après 1968. Le projet s'est inscrit dans le mouvement de reconstruction de la campagne et des territoires abandonnés par la « civilisation industrielle inexorablement entraînée vers toujours plus de concentration : concentration des populations dans les villes, concentration des richesses et concentration des pouvoirs »³. Pendant les années 1970, les petits agriculteurs d'Ardèche étaient dans l'impossibilité de vivre de leurs produits. La région était en passe de devenir un lieu purement touristique et de villégiatures pour les Néerlandais qui avaient acheté de vieilles fermes pour en faire des résidences secondaires. Cette histoire de l'entreprise Ardelaine et de la région d'Ardèche me détermine inévitablement à réfléchir à la campagne de

Roumanie qui se trouve en pleine transformation depuis l'adhésion du pays au sein de l'Union Européenne. Le contexte est sans doute différent. Après une assez longue époque de propagande et de collectivisme imposé, mes compatriotes rejettent encore la possibilité de s'associer et de « faire ensemble » les choses. Leurs préoccupations se résument souvent aux calculs économiques, ce qui fait du patrimoine un terrain disputé, de la pure revendication de droits de propriété. Je regarde Gérard qui a l'air de quelqu'un qui a une grande expérience, une personne qui aime l'aventure. Ses amis associés, avec lesquels nous avons parlé à la Cafétéria autour d'un délicieux repas, me donnent la même impression. Ils travaillent ensemble depuis trente ans, et la solidarité me semble être le secret de leur réussite. Héritière des utopistes sociaux qui ont expérimenté des projets de sociétés alternatives, l'entreprise d'Ardelaine fait partie du mouvement coopératif qui, en France, prouve encore son actualité. Dans le pays de Fourier et Saint-Simon, la coopération bénéficie d'une longue tradition.

Dans le Haut Jura, nous avons visité la « Maison du Peuple » qui a été le siège de la coopérative d'alimentation « La Fraternelle ». La coopérative a été fondée en 1881 par le Cercle Ouvrier de la ville de Saint-Claude selon le modèle lyonnais. Ses bénéficiaires étaient consacrés en totalité aux œuvres sociales (caisses maladies, chômage, retraite). Dans les années 1897-1898, les coopérateurs découvrent le modèle des ouvriers belges de Bruxelles et Gand : sous le même toit ceux-ci ont regroupé tout le patrimoine de la coopérative : bureaux, entrepôts, salle des fêtes etc. En suivant ce modèle, en 1910, les coopérateurs de Saint-Claude, construisent leur propre Maison du peuple. S'y inaugurent la Bourse de travail, le siège des syndicats et de la coopérative de consommation, la bibliothèque, le théâtre, le cinéma, le café, le restaurant, l'Université Populaire. Grâce à son imprimerie, la Maison est devenue un lieu de propagande et de diffusion de la presse du mou-

vement socialiste dans le Jura. Sous l'occupation, la Fraternelle oppose la résistance aux Allemands et subit leurs représailles. Après la guerre, les conditions n'ont pas été favorables à une activité en coopérative, et, en conséquence, la Maison de Saint-Claude a connu une assez longue période d'inactivité. Cela jusqu'en 1984, quand les coopérateurs ont fondé une association dans le but de sauvegarder la mémoire du mouvement ouvrier du Haut-Jura.

En 1993, la Maison a été déclarée monument historique. Dans ses anciens entrepôts, une exposition a été mise en place. L'historien Alain Mélo a été chargé par l'association de classer et d'inventorier le fonds d'archives. C'est lui qui a été notre guide. Autour d'une cour intérieure, nous avons fait un va-et-vient entre la Cafétéria et la salle de cinéma/théâtre, les salles d'exposition, les dépôts, les archives et les caves. La Cafétéria paraît être le cœur de la maison, le lieu d'accueil et d'information. Dans la Cafétéria, ont lieu les répétitions pour les concerts et les discussions entre les membres de l'association et les bénévoles.

L'exposition restitue le monde ouvrier du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle : des affiches avec des slogans et des pages de journaux placardent les murs ; quelques boîtes en bois déposées redonnent l'atmosphère des anciens entrepôts. Dans une autre salle, se trouvent les machines de l'ancienne imprimerie qui sont en partie encore utilisées par les élèves de la localité. Je redécouvre la plasticité des lettres, en regardant les images fabriquées par les jeunes de Saint-Claude. De l'imprimerie, nous sommes descendus dans les caves qui exhalent encore l'odeur du vin. Alain Mélos nous parle des activités de la Maison, en passant facilement du passé au présent et du présent au passé. Je suis fascinée par le lieu qui est à la fois musée, espace de réunion et de culture, tout cela en tant qu'initiative privée, d'une association. Par ses nouvelles activités (concerts de Jazz, théâtre, cinéma, expositions) la Maison du peuple semble avoir repris sa place dans les préoccupations des gens de la ville.

Après la Maison du peuple, nous avons visité L'Atelier des savoir-faire de la Ravilloles. L'Atelier, qui est encore en cours d'aménagement, est une autre grande maison de la région. Il s'agit d'un projet à l'initiative du Parc national régional du Haut-Jura dont le but est de réunir sous le même toit les savoir-faire régionaux. La promotion des savoir-faire locaux, leur « valorisation, conservation et modernisation » fait depuis longtemps l'objet des préoccupations du Parc⁴. Une Route des savoir-faire a été mise en place pour faciliter le contact des touristes avec les artisans. Par la construction d'un grand atelier, le Parc souhaite encourager la vente directe des produits, l'apprentissage et la transmission des diverses métiers. J'ai été impressionnée par la diversité des métiers traditionnels du Haut-Jura : tourneurs et tabletiers, fabricants de jouets, pi-

piers, boisseliers, layetiers, horlogers, émailleurs, lunetiers, lapidaires et diamantaires, tavaillonneurs... Développés dès le XVIII-ème siècle, plusieurs de ces savoir-faire sont devenus aujourd'hui des produits compétitifs sur le marché européen.

Sans prétentions à épuiser cet univers, arrêtons là notre périple dans le pays des savoir-faire en revenant à nos questions initiales. Pour conclure, le patrimoine n'est pas seulement une obsession de l'homme moderne. Le patrimoine se prête à la concurrence et à l'échange marchand, la mise en valeur des savoir-faire impliquant souvent une conquête des marchés internationaux. Le patrimoine est devenu une solution à nos problèmes et une pratique de chaque jour, une création de plus en plus dynamique et sans frontière.

Notes

¹ Voir Henri Pierre Jeudy (dir.), *Patrimoines en folie*, Paris, MSH, 1990.

² Béatrice Barras, *Moutons Rebelles. Ardelaine, la fibre développement locale*, Valence, Editions Repas, p. 7.

³ *Ibid*, p. 54.

⁴ Voir les dépliants de présentation.